

Le Père Alexandre Men, mon ami

par Simon Markish

récit recueilli par Alessandra LUKINOVICH,* Genève

Choisir a déjà présenté l'ouvrage remarquable d'Alexandre Men sur la vie et l'enseignement de Jésus (n° 482, février 2000, p.14). On sera peut-être curieux de mieux connaître la personnalité exceptionnelle de ce prêtre orthodoxe, figure de proue de l'intelligentsia moscovite, sauvagement assassiné en 1990. Un de ses amis, Simon Markish, philologue classique et spécialiste de la littérature juive d'expression russe, qui a enseigné au Département de langue et littérature russes de l'Université de Genève, a bien voulu évoquer ses souvenirs pour nos lecteurs.¹

J'ai rencontré pour la première fois le Père Alexandre Men en 1968, environ deux ans avant de quitter définitivement l'Union soviétique. Cela s'est passé de la manière suivante. J'ai une amie très proche, Madame Markova, ethnologue. Elle est agnostique comme moi, mais sa mère, Madame le docteur Postnikova, était croyante. C'était une dame extrêmement cultivée, qui parlait un très beau russe, c'est pourquoi je l'adorais. Le docteur Postnikova était une paroissienne d'Alexandre Men, qui était peut-être déjà connu chez les croyants, mais à moi, son nom ne me disait rien. Sa paroisse était à 30 ou 40 km de Moscou, à côté de l'arrêt Tarassovskaya, sur la ligne du train périphérique. Je séjournais à ce moment-là dans les parages de Tarassovskaya, dans une petite *datcha*. J'étais seul là-bas, c'était le début de l'hiver. J'étais venu là pour travailler à mon livre sur Erasme, qui parut deux ans plus tard. Bref, à travers sa fille, Madame Postnikova me fit parvenir un petit mot d'un certain Alexandre Men, pope, qui souhaitait me rencontrer. J'étais extrêmement intrigué et intéressé parce

que je n'avais jamais vu de près un pope en chair et en os. J'ai tout de suite accepté.

J'ai marché à peu près deux heures pour atteindre son église. Les lieux semblaient déserts. Mais voilà qu'au centre de l'église, j'aperçois depuis l'extérieur le pope. J'entre avec une certaine, disons... peur. Le pope s'approche de moi : *Vous êtes Simon Markish ?* Je dis : *Oui. Et vous, êtes-vous le Père Alexandre Men ?* Il me répond : *Oui. Pardonnez-moi, vous devrez attendre un peu. Une de mes paroissiennes est décédée, je dois célébrer le service funèbre.* J'ai donc attendu. Il m'a tout de suite étonné. Il faut bien dire qu'il était l'homme le plus charmant que je n'aie jamais rencontré. Pour moi, c'était d'emblée le coup de foudre, à cause du charme de sa personne, de son charisme débordant, mais aussi à cause de ce qu'il a dit à ce moment-là. Il y avait le cercueil où gisait le cadavre d'une vieille, très vieille femme, et il y avait les parents de la défunte. C'était visible que

* Alessandra Lukinovich est chargée d'enseignement à la Faculté de lettres de l'Université de Genève.

les parents avaient peur, eux autant que moi, de l'église et du pape. Il s'est alors adressé à ces gens qui se tenaient à distance (lui était près du cercueil, du côté de la tête, prêt à célébrer le service) : *Approchez, mes amis, approchez*. Ils l'ont fait, mais encore avec beaucoup de gêne. Alors il a poursuivi : *Ecoutez, chers amis. Je vois que vous n'êtes pas habitués à entrer dans une église. Oubliez vos superstitions* (c'étaient les mêmes mots que le régime utilisait contre la foi religieuse !) *et posez-vous cette seule question : aimez-vous ou pas cette femme qui est dans le cercueil ?* Eux de répondre : *Oui, oui*. Et il a poursuivi : *Oubliez donc vos superstitions et priez pour elle, même si vous ne croyez pas à la force de la prière. Priez pour elle, si vous l'aimez, car vous ne pouvez désormais plus rien faire d'autre pour elle !* J'étais absolument époustoufflé. Une métamorphose a eu lieu : cette foule de gens de campagne, complètement étrangère à l'Eglise, à la foi, à tout ce qui est spirituel, est devenue tout à coup une communauté. C'était comme une transfiguration.

Dans la petite *izbouchka*

Après avoir terminé le service, il est venu vers moi et m'a demandé s'il pouvait m'appeler par mon prénom, Simon, sans le patronyme. J'ai bien sûr accepté. Il m'a invité à le suivre dans une petite *izbouchka* qu'il avait à sa disposition, à côté de l'église. Il habitait loin de cet endroit où il exerçait son ministère. C'était à une cinquantaine de kilomètres de Moscou, du côté de Zagorsk. Nous sommes donc entrés dans l'*izbouchka*, on s'est installé à la table, il m'a servi du thé, puis il m'a dit : *Vous êtes un philologue classique, n'est-ce pas ? Vous avez traduit Plutarque, Platon, Salluste... Vous écrivez des livres. J'ai lu votre petit livre sur Homère, vos articles... Je crois que vous êtes l'homme dont j'ai besoin. J'écris une espèce d'histoire géné-*



Le Père Alexandre lisant un sermon.

rale de la religion, un ouvrage destiné au grand public. Je travaille à présent au volume concernant le paganisme gréco-romain. J'aimerais que vous le relisiez. Il se peut qu'il y ait des fautes, même très grossières. Je ne suis pas spécialiste, je suis biologiste de formation. J'ai accepté avec plaisir. Quand il m'a proposé de m'aider à son tour au cas où j'aurais besoin de ses compétences d'homme d'Eglise, j'ai aussitôt dit que cela tombait bien puisque j'écrivais un livre sur Erasme, qui était théologien. Il a accepté très volontiers de me relire. Nous pouvions ainsi échanger nos services, et c'était très bien. Celle-ci a donc été notre première rencontre.

Ensuite j'ai relu son manuscrit. Il écrivait d'une manière très claire, c'était de la vulgarisation de haute qualité. Nous avons commencé à nous rencontrer assez souvent. Après avoir terminé ma retraite dans la petite *datcha* où j'écrivais le livre sur Erasme, je suis revenu à Moscou. Père

Alexandre y venait fréquemment et a commencé à me rendre visite. J'habitais un appartement communautaire où vivait aussi ma grand-mère maternelle. Comme beaucoup de juifs, elle avait une grande peur des prêtres chrétiens, une peur inscrite dans ses gènes. Quand le Père Alexandre est arrivé pour la première fois, elle a d'abord refusé de l'accueillir et s'est enfermée dans sa chambre. Mais elle était curieuse, malgré tout ! Et voici qu'elle enrouvre sa porte, qu'elle jette un coup d'œil... Le visage du Père Alexandre était tellement spirituel, tellement charismatique, qu'au bout de trois minutes, elle est sortie de sa chambre, nous a rejoint et est restée toute la soirée avec nous, en l'écoutant.

Vous a-t-il parlé de son origine juive ?

Non, jamais devant ma grand-mère, mais avec moi, oui, souvent. Il m'a même raconté un fait de sa vie que les juifs, ceux qui sont plus intransigeants que moi, considèrent comme un grave sacrilège. Son père n'avait peut-être pas été un juif très pratiquant, mais, en tout cas, n'était pas baptisé. Quand il est mort, Père Alexandre, qui était déjà un prêtre chrétien, l'a enterré dans le cimetière juif et a dit *kaddish* sur sa tombe ! Il était conscient d'appartenir au peuple juif, même s'il était tout à fait étranger à la foi juive. Sa mère était déjà chrétienne quand il est né et l'a éduqué dès l'enfance dans la foi chrétienne. Il était même beaucoup plus chrétien que n'importe quel Russe «pure race» ! Il avait une connaissance assez profonde du judaïsme et quelques notions d'hébreu. Il avait connu le judaïsme par les livres et par l'étude, mais pour ceux qu'on appelle en russe les funestes «centaines noires» de l'Eglise, il était et restera à jamais un sale youpin et rien d'autre.

Je suis persuadé que cette force noire de l'Eglise, soit l'a directement tué soit a mandaté son assassinat. Il n'avait pas peur et n'a

jamais pensé à sa sécurité personnelle malgré les avertissements qu'il a certainement reçus avant d'être assassiné. En plus, il était tolérant et œcuménique. Le catholicisme commençait à devenir une espèce de mode en Russie. Il y avait un personnage nommé Youlyi Schreder, un physicien, qui prêchait le catholicisme à tout le monde. Le Père Alexandre disait qu'il n'est pas important d'être catholique ou orthodoxe. Il invitait à adopter la forme de christianisme prépondérante dans le lieu où l'on vit : à Vilnius, le catholicisme, à Moscou, l'orthodoxie... *Jésus*, disait-il, *n'était ni catholique ni orthodoxe*. C'est aussi pour cette raison que le Père Alexandre continue à être détesté et maudit jusqu'à aujourd'hui par les orthodoxes fondamentalistes qui pensent que le mal absolu, c'est le pape, et que le catholicisme est l'ennemi numéro un du christianisme.

Bref, voilà que le bruit que Simon avait rencontré le pape courait dans notre petit cercle. Il y avait là des gens qui étaient mûrs pour la conversion. A vrai dire, nous tous, nous n'appartenions à aucune religion. Il s'agissait non pas d'abandonner une religion ou une confession pour une autre, mais simplement d'entrer dans une tradition ecclésiale. Des gens autour de moi ont commencé tout de suite à lui demander le baptême. Il y avait un Russe - ici en Suisse - qui s'appelle Anatoli Krasnov-Levitine. Il habitait Lucerne, les protestants lui donnaient une bourse. Georges Nivat l'a invité au colloque sur le millénaire du Baptême de la Russie. Il était, je crois bien, un saint homme, même si, quand il parlait, il ne s'arrêtait jamais. Il m'a dit maintes fois (il connaissait bien Père Alexandre) : *Savez-vous combien de personnes a-t-il baptisé ? Trente mille !* Je lui exprimais mes doutes. Et lui de dire : *A Dieu tout est possible*.

J'ai pu néanmoins voir comment les gens autour de moi me considéraient désormais comme un chaînon entre eux et le baptême. D'autres, sans être intéressés par le baptême, étaient attirés par la personnalité

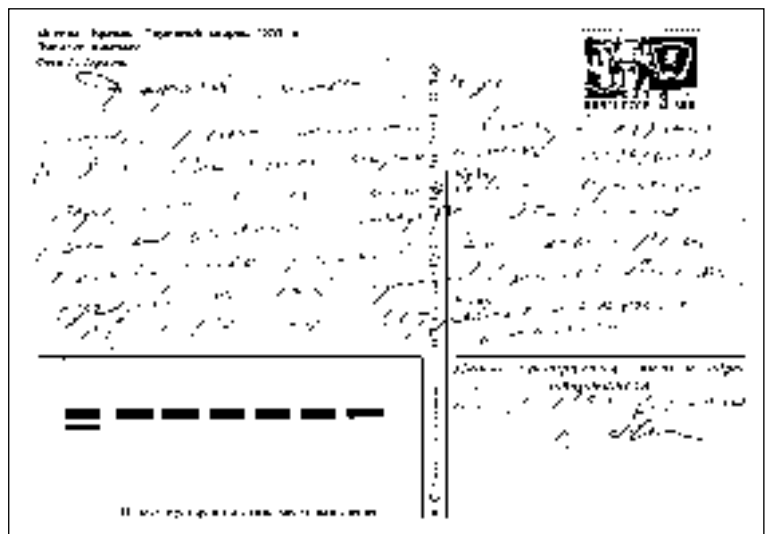
de ce pape extraordinaire. Il y avait mon ami Nikolai Liubimov, un traducteur très célèbre chez nous, qui a traduit Rabelais, Cervantes, Flaubert, le Decameron... Il était croyant et pratiquant. Il est aussi venu le voir chez moi et s'est penché pour embrasser sa main, mais le Père Alexandre l'a retirée d'un geste vif. Ce n'est qu'après avoir compris que Liubimov était un pratiquant sincère, qu'il lui a volontiers tendu sa main pour qu'il l'embrasse. Il n'acceptait que ce qui est authentique.

Parlez-moi encore de ces personnes que vous lui avez fait rencontrer.

Il faut mentionner en tout premier lieu Nadiéjda Jakovlevna, la veuve du poète Ossip Mandelstam. Depuis notre première rencontre en 1957, nous étions très amis. J'ai raconté à Nadiéjda que j'avais un nouvel ami, un pape. Elle en a été enthousiasmée et a souhaité le voir. Quand j'ai rapporté la chose à Père Alexandre, il en a été enthousiasmé à son tour, et nous sommes allés chez elle. Dans une lettre de janvier 1981 qu'il m'a adressée à Genève, (voir ci-contre) il a écrit : *Hier j'ai enterré Nadiéjda Jakovlevna. Vous souvenez-vous du jour où nous sommes allés la voir ? Je vous suis reconnaissant jusqu'à présent pour cette rencontre. Je lui ai fait également rencontrer Serguiei Averintsev, l'illustre byzantinologue et russisant, professeur à l'Université de Vienne, et encore plusieurs amis dont les noms ne sont peut-être pas connus de vos lecteurs. Il faut néanmoins dire qu'il s'agissait plutôt*

d'intellectuels. Ses fils et ses filles spirituels étaient avant tout des gens de l'intelligentsia, quoique, quand j'allais le voir, il y avait dans son église beaucoup de gens simples qui étaient sensibles à sa prédication. Ses sermons étaient l'exemple même de la sincérité. On ne pouvait pas ne pas réagir à ces mots-là, même si l'on était peu ou pas croyant. De plus, son aspect extérieur était très frappant. Il était tellement beau. Plus qu'une beauté sensuelle, la sienne était une beauté spirituelle. L'esprit était dans chaque cellule de son visage, de sa barbe... Il attirait tous les regards. Dans le métro, dans la rue, même sans l'habit ecclésiastique, on le remarquait.

J'aimerais raconter encore ceci. J'ai une amie très chère, anglaise, d'origine sud-africaine. Elle était venue à Moscou avec une bourse d'échange. Actuellement, elle est professeur à la London School of Economics. Elle avait d'emblée eu des ennuis avec le KGB qui voulait absolument la recruter pour avoir un agent de plus à Londres, mais elle s'était défendue avec courage. Je voulais lui montrer tout ce qu'il y a de meilleur en Russie, j'ai donc décidé de la présenter à Père Alexandre. Il



La lettre de janvier 1981.

a accepté sans problème. Je lui ai demandé s'il n'avait pas peur étant donné qu'elle était étrangère. Il a dit que non et a suggéré de lui montrer le monastère Saint Serge. Nous sommes donc allés ensemble à Zagorsk. Là-bas se trouve l'Académie ecclésiastique et aussi un séminaire. Le recteur de cette Académie était son ami. Il y avait quelques grands hiérarques qui le respectaient beaucoup, mais la plupart des métropolitains, archevêques ou autres - des sordides *kagébistes* ! - le détestaient. Après la visite du monastère, nous sommes allés chez lui, à la maison. Ces deux personnes qui n'avaient rien à voir entre elles se sont entendues tout de suite à merveille. C'était extraordinaire à quel point il pouvait établir le contact avec n'importe qui.

Comme il venait chez moi, moi aussi je lui rendais visite chez lui. Sa femme, la «Petite Mère» Natacha, était toute jeune, et les enfants étaient petits. Il avait à l'époque environ 35 ans, et moi, quatre ans de plus. J'ai rencontré chez lui les jeunes popes, ses amis. C'étaient eux qui auraient dû devenir le noyau de la nouvelle Eglise, mais vous connaissez les gens qui sont actuellement à la tête de l'Eglise ! Il y avait un jeune homme ascétique, un Russe, plus Russe que cela on ne peut pas. Sa paroisse était je ne sais pas où, et il racontait des histoires de confrontation avec les autorités ecclésiastiques. C'était à crever de rire, et en même temps à fondre en larmes. Ils étaient si pleins de foi !

Quand j'ai terminé mon livre sur Erasme, le Père Alexandre l'a lu et m'a fait des remarques très importantes, premièrement au sujet des termes théologiques. J'étais extrêmement content. Mais surtout, il y avait désormais de l'amitié entre nous, même plus que de l'amitié, il y avait l'amour. Il était si généreux en ce qui concerne les sentiments humains, comme avec l'amour ! Quand je l'ai interrogé à propos du passage sur l'amour dans la Première

épître aux Corinthiens (j'ai toujours eu une faible pour ce passage) : si vous êtes comme ceci ou comme cela, mais que vous n'avez pas l'amour, vous ne serez que de l'airain qui sonne..., il a dit : *Je ne vous répondrai pas en théologien, mais en simple croyant. Oui, je crois que c'est la chose la plus importante dans le Nouveau Testament.*

Les adieux

Quand j'ai quitté l'Union Soviétique, sa perte a été une des plus graves pour moi. Lorsque je lui ai annoncé que j'allais me marier avec une Hongroise et quitter la Russie à jamais, il a dit : *C'est triste pour moi, c'est triste pour notre pays, parce que nous avons besoin de vous ici. Vous faites un travail important pour nous.* Il faut que vous sachiez que je lui disais toujours : *Cher Père Alexandre, moi je ne crois pas en Dieu, je suis un agnostique absolu.* Il me répondait à chaque fois que ce n'était pas la vérité, que je pensais seulement ne pas croire. *Un homme normal, me disait-il, ne peut pas ne pas croire, le manque de foi est une maladie. Vous savez, ce n'est pas mon genre de vouloir imposer l'Évangile, mais c'est comme ça : vous croyez, même si vous ne l'admettez pas. Et votre travail, disait-il, vos livres, vos articles, vos traductions, sont une œuvre de foi.* C'est pour cela encore que ce soir-là, à la veille de mon départ, il me l'a répété : *On a besoin de vous ici, puis il a ajouté : Mais vous avez décidé d'aller, allez-y, je vous bénis. Si vous voulez, je vous donne ma bénédiction. Je sais que vous n'en avez pas besoin, mais puisque je suis prêtre, voilà, je vous la donne.*

A. L.

¹ Voir encore la recension d'un récent ouvrage consacré à Alexandre Men (p. 41) et le site Internet : www.amen.org.ru.